

LA FIN VIENT

(1859)

Et il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles; et sur la terre les peuples seront dans la consternation et ne sachant que devenir, la mer et les flots faisant un grand bruit. Les hommes seront comme rendant l'âme de frayeur, dans l'attente des choses qui arriveront par tout le monde, car les puissances des cieux seront ébranlées. Et alors on verra venir le Fils de l'homme sur une nue, avec une grande puissance et une grande gloire. Lors donc que ces choses commenceront d'arriver, regardez en haut, et levez la tête, parce que votre délivrance approche. Et il leur fit une similitude. Voyez le figuier et tous les autres arbres. Quand ils commencent à pousser, vous jugez de vous-mêmes, en les voyant, que l'été est proche. De même, lorsque vous verrez arriver ces choses, sachez que le règne de Dieu est proche. Je vous dis en vérité que cette génération ne passera point que toutes ces choses n'arrivent. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. Prenez donc garde à vous-mêmes de peur que vos cœurs ne soient appesantis par la gourmandise, par les excès du vin et par les inquiétudes de cette vie, et que ce jour-là ne vous surprenne subitement. Car il surprendra comme un filet tous ceux qui habitent sur la surface de la terre. Veillez donc et priez en tout temps, afin que vous soyez trouvés dignes d'éviter toutes ces choses qui doivent arriver, et de subsister devant le Fils de l'homme.

(LUC XXI, 25-36.)

L'Évangile d'aujourd'hui fait partie des discours prophétiques où le Seigneur, au moment de quitter ses disciples, leur annonçait son retour, leur faisant entrevoir, au-delà du jour où

le monde allait le juger, le jour où lui-même jugerait le monde, et où, après s'être éteint dans l'opprobre, il reparaitrait dans la gloire. Il était avec eux à Jérusalem ; il venait de quitter le temple pour n'y plus rentrer, et avec lui s'était retirée du sanctuaire la présence et la grâce du Dieu Très-Haut. En descendant du saint lieu, les disciples, pressentant sans doute qu'ils ne le reverraient plus avec le Seigneur, s'arrêtèrent pour lui faire contempler cet auguste édifice. Mais lui, lorsqu'ils furent arrivés sur la montagne des Olives, et que, d'un regard, ils purent embrasser le temple avec son dôme éblouissant et ses portiques de marbre, la ville avec sa muraille gigantesque et son orgueilleuse citadelle, avec ses palais et ses maisons sans nombre, il éleva la voix et dit aux disciples combien tôt ce temple, cette ville, ce peuple, toute cette grandeur et cette splendeur devaient être anéantis ; combien tôt, non-seulement Jérusalem mais le monde si imposant, si fier et si plein de charmes, tomberait en poussière, et la puissance des maîtres de la terre s'évanouirait devant la toute-puissance de Celui qui, par l'éclat de son avènement, allait transformer toutes choses.

Quelle impression la parole du Sauveur dut faire sur ceux qui l'écoutaient ! Quelle impression elle doit faire sur nous, si nous considérons

que, pour nous aussi, la fin vient, une fin où tout disparaîtra, où tout s'abîmera dans la mort; une fin qui s'avance et qui va nous surprendre, une fin qui sera le commencement de notre jugement et de l'éternité. Arrêtons-nous à cette triple pensée, mes bien-aimés : la fin vient, elle vient rapide, elle vient terrible et magnifique tout ensemble. Quel sujet pourrait mieux convenir au temps où nous sommes et où, pendant que le deuil de la nature nous parle du néant de ce monde, les fêtes de l'Église proclament l'espérance et le salut? Cherchons, dans la vue des tristesses de la terre et dans l'approche de la mort, le sérieux, l'élan nécessaire pour aller à Jésus. Et veuille ce Dieu adorable, ce Dieu qui doit venir pour juger et qui vient aujourd'hui pour sauver, ce Dieu que l'Église s'apprête à saluer une fois de plus manifesté en chair, se manifester par son Esprit à nos âmes. Amen!

I

Il peut sembler superflu de s'arrêter à ce premier point, savoir que la fin vient. Tant d'hommes et de générations d'hommes sont morts, tant d'êtres aimés s'en sont allés, tant de maladies nous ont avertis, tant d'années se sont enfuies, que tout nous crie avec le prophète

(Es. XL, 6) : « Toute chair est comme l'herbe, « et toute la gloire de l'homme est comme la « fleur de l'herbe. » Et cependant, aucune idée n'est plus étrangère à notre esprit que cette idée si simple et si proche de nous : « Tu mourras. » La mort est partout, excepté dans nos plans et dans nos rêves d'avenir. Nous pensons à tout, nous calculons tout, le possible et même l'impossible, excepté la seule chose certaine, infaillible, la fin qui s'avance. En voulez-vous la preuve? Interrogez les hommes de ce monde : travailler ou jouir, voilà leur vie; le gain ou le plaisir, voilà leur but. Parlez-leur de la mort; parlez à l'homme d'affaires, à l'homme de science ou de loisir, de la vanité de sa vie, il vous regardera avec étonnement comme un rêveur, ou avec impatience comme un importun, ou encore avec colère comme un ennemi qui vient lui prendre son bien. Qu'il doive un jour mourir; qu'un jour tout ce qu'il a, tout ce qu'il espère tombe dans le néant, c'est possible; mais, quoi qu'il en soit, il ne peut, il ne veut pas se le représenter; il vit, c'est assez; et il agit comme s'il devait vivre éternellement.

Si de tels hommes croyaient véritablement à la mort, est-ce qu'ils mettraient tant de soins, tant de peines à ramasser un peu d'argent qui, demain, s'en ira en fumée; est-ce qu'ils mettraient leur fortune et les plus nobles facultés

de leur cœur à préparer une chasse, une course ou un spectacle, à meubler un salon ou à arranger une parure; est-ce qu'ils subiraient tout ce que l'âme humaine peut dévorer d'humiliations et de dégoûts pour arriver à un titre, à une position, sachant que la vraie position c'est d'être sur une terre qui va leur manquer sous les pieds? Mais non : ils n'y pensent pas. Je me trompe, ils y pensent peut-être, mais ils n'y croient pas. La raison leur parle parfois de la mort, mais leur cœur parle de la vie et ne veut entendre parler que de cela. Quand, au milieu d'un deuil affreux, nous voyons de petits enfants jouer et rire, sans comprendre le malheur qui les a frappés, notre cœur se serre de tristesse; mais les plus âgés sont-ils plus raisonnables et méritent-ils moins de pitié? Ils accompagnent au tombeau la dépouille d'un ami, d'un frère, ils s'entretiennent chemin faisant de ce trépas inattendu : il y a si peu de temps que je l'ai vu, disent-ils, il allait faire telle et telle chose, et le voilà mort! Ils s'étonnent, comme s'il était surprenant que ce mortel fût mort! Ils s'approchent, ils regardent avec stupeur la fosse ouverte où descend son cercueil; mais l'idée ne leur vient pas qu'ils vont y descendre à leur tour, ou, si elle vient un instant, l'instant d'après le bruit de la ville, le torrent des affaires, mille pensées l'emportent comme le

vent qui souffle un nuage. Eux-mêmes se hâtent de l'éloigner comme une idée malade, dangereuse, et l'on peut dire, avec un grand penseur, qu'ils ne sont pas moins empressés d'ensevelir les pensées de la mort que les morts eux-mêmes.

Ainsi sont tous les hommes, et vous aussi, mes bien-aimés, et moi-même qui l'oublie en vous en parlant. Vraiment il n'y a qu'un combat énergique contre le monde et notre cœur, il n'y a qu'un retour permanent vers Dieu, disons mieux, il n'y a que le Saint-Esprit travaillant dans notre âme qui puisse donner à ces mots : « mort, éternité, » un sens réel et vivant, une influence positive et puissante sur notre vie. Oui, demandons au Saint-Esprit de nous répéter sans cesse, au milieu du monde et avec Jésus-Christ : « Est-ce là ce que vous regardez ? « Les jours viennent où il ne restera pierre « sur pierre qui ne soit renversée. » (Matth. xxiv, 2.)

Richesse, grandeur, parure, plaisir, est-ce donc là ce que tu regardes, ô mon âme ? Regarde la fin qui s'avance, regarde l'éternité qui vient après elle, regarde et dis-toi bien que de tout le reste il ne demeurera rien, rien que cette parole : « Vanité des vanités, tout est vanité ! » Dis-toi cela sans cesse et jette-toi dans les bras de ton Dieu ! O grand Dieu, ô Jésus !

c'est toi qui es mon espérance, toi mon seul bien, toi mon tout pour toujours. Le monde passe : tu demeures ; le monde trahit : tu sauves ; le monde te méprise : moi, je t'ai choisi pour mon héritage éternellement.

II

Mais à cette vérité : « la fin vient, » ajoutons-en une deuxième : la fin vient *bientôt*. Car c'est encore là une des illusions de la vie que, lorsque nous ne pouvons nous cacher notre fin, nous la renvoyons si loin, qu'elle n'a pas plus d'importance pour nous que si elle ne devait venir jamais. Le temps s'enfuit à pas si légers, les changements de la vie s'opèrent si insensiblement, que nous nous y trompons : nous rêvons que la vie ne passe pas et que le temps c'est l'éternité. En effet, qu'est-ce que l'éternité, si ce n'est une vie qui ne change point, un jour qui ne finit point, la jouissance tranquille de biens qui ne périssent point ? Tandis que le temps présent, la vie, c'est une ombre qui passe et dont nous ne pouvons jamais dire : elle est là, car, au moment où nous le disons, elle n'est déjà plus ; c'est un bien dont nous ne pouvons pas dire : je le possède, car il change et nous échappe à chaque instant, de sorte que

l'expression vraie n'est pas : je vis, mais bien plutôt : je meurs chaque jour. Et c'est précisément ce « mourir » que nous n'apercevons pas ; à peine un jour est passé, qu'un autre jour tout pareil en prend la place. Une illusion que nous caressons nous enveloppe ; nous sommes ces passagers emportés par le courant d'un fleuve ; il leur semble que ce sont les rivages qui fuient et qu'eux restent immobiles.

Et ce n'est pas seulement le moment présent, c'est l'avenir qui nous trompe ; car, si court que soit le chemin, la perspective est infinie : si proche que soit la fin, l'espace ne s'en étend pas moins à perte de vue devant nous ; nous y fixons nos yeux, nous courons après les fantômes que nous aimons, et nous ne voyons pas la fosse creusée sous nos pieds. Tels sont les jeunes, les vigoureux, tels les plus vieux et les plus infirmes. Depuis si longtemps qu'ils sont là, la mort n'est pas venue ; pourquoi viendrait-elle maintenant ? Ils ont vécu tant d'années, pourquoi n'en vivraient-ils pas dix ou vingt de plus ? Ils ont amassé tant et tant, pourquoi n'amasseraient-ils pas davantage encore ? Il est vrai que tel et tel sont morts, mais cela est naturel, on pouvait le prévoir... Ils ont toujours des motifs pour la mort des autres, et ils n'en ont jamais pour leur propre mort.

Et toi aussi, mon frère, tu es cet homme-là !

toi aussi tu fais des plans, tu rêves d'avenir, tu aimes « le long espoir et les vastes pensées. » Sans doute tu crois que la mort peut venir, mais tu dis : pas encore ! et tu ne sais pas que toi le premier, oui toi, si jeune et si fort, avant ce vieillard qui a déjà un pied dans la tombe, tu vas mourir. Moi-même qui vous le dis, que sais-je si avant un autre dimanche ma voix ne sera pas éteinte pour jamais !

Or donc, mes bien-aimés, que ferons-nous ? Irons-nous nous répandre en plaintes stériles sur la fragilité des choses d'ici-bas ? Essayerons-nous, en oubliant la mort, de faire qu'elle aussi nous oublie ? Laissons, laissons cela aux mondains, aux insensés. Suivons plutôt le conseil du Sauveur en notre texte, et, de même qu'un homme qui sait que l'ennemi s'approche, pense bien moins à bâtir qu'à s'enfuir, bien moins à amasser qu'à emporter son bien et le mettre en lieu sûr, pensons à la mort qui s'avance ; transportons nos biens dans le ciel, où nous irons les retrouver ; entrons dans chaque jour comme dans notre dernier jour ; disons le matin : c'est peut-être ce soir ; disons le soir : c'est peut-être dans l'éternité que je me réveillerai. Si nous ne sommes pas convertis, cette pensée peut nous secouer à salut ; si nous le sommes, elle nous tiendra veillant et priant. Que le monde trouve cette manière de vivre sombre et mélancolique,

pour moi, je n'en trouve pas de plus sombre et de plus affreuse que sa vie. Qui voudrait poser avec grâce sur un char magnifique, lancé à pleine carrière, s'il savait qu'au bout de cette carrière s'ouvre l'abîme? Qui voudrait s'asseoir à un festin et prêter l'oreille à un concert charmant, s'il voyait au-dessus de sa tête, l'épée suspendue à un cheveu? Qui pourrait s'endormir gaiement, s'il savait qu'un meurtrier rôde autour de lui? Or, il y a ici plus qu'un glaive, et un meurtrier, et un abîme, il y a le jugement et l'éternité. C'est là notre troisième pensée.

III

Et cette pensée est pour nous étrange et incroyable, encore plus que les deux premières. Comment pourrions-nous, au milieu d'un monde si ferme sur sa base et d'une nature riante et paisible, croire que l'heure va sonner où il ne restera rien qu'effroi et tourment? Les biens qui nous sont confiés, les jouissances qui, pour un temps, nous sont accordées, le libre mouvement de notre volonté et de notre vie, tout nous semble une propriété, un droit acquis, une condition naturelle et nécessaire de notre existence. Comment, par exemple, cet homme, qui, de tout temps, s'est considéré comme un

personnage, qui ne sait pas ce que c'est que la misère et ne peut pas même s'en faire une idée, comment cet homme-là pourrait-il se représenter l'heure où il sera aussi misérable que le plus misérable des mendiants ; l'heure où l'on ne demandera pas s'il a des titres ou s'il n'en a pas, mais s'il a la foi et la charité ; l'heure où, pour plusieurs, la misère sera une grandeur et une gloire, et la gloire une immense misère ? Comment un homme qui a passé ses jours à se laisser mollement aller au courant de la vie pourrait-il se transporter en esprit au moment où le charme cessera, ainsi qu'un rêve enivrant qui s'arrête au milieu d'un long cri d'horreur ? Et cependant il viendra, le jour de l'épouvante, il viendra comme un larron pendant la nuit, « il surprendra comme un filet ceux qui habitent sur la terre » (Luc XXI, 25) ; « quand ils diront : paix et sûreté ! une ruine subite les surprendra comme les douleurs une femme enceinte, et ils n'échapperont pas. » (1 Thess. v, 3.) Ce n'est pas moi, c'est le Saint-Esprit qui l'annonce.

Mais nous sommes si habiles à nous tromper, que cette pensée même, avec son cortège de terreurs, s'émousse entièrement contre notre âme. Qu'importe que vienne le jugement, si nous n'avons rien à craindre ? Or, nous sommes justes, ou du moins faciles à justifier ; et Dieu est bon, si bon, qu'il ne peut nous traiter avec ri-

gueur. Il est vrai qu'il y a eu dans notre vie des jours bien coupables, mais ils sont passés; qui y pense encore? Il est vrai que, maintenant même, il y a dans notre âme des côtés bien souillés, et que nous serions honteux de montrer au monde; mais qui les voit? Notre légèreté est si grande et notre vanité si ingénieuse, que nous ne doutons pas un moment de subsister devant Dieu. Et moi je vous dis que vous ne subsisterez pas; je vous dis que, lorsque son œil de flamme plongera dans votre âme, lorsque l'éternité mettra à nu les secrets des cœurs, vous ne subsisterez pas. Oh! qu'est-ce que les horreurs de Jérusalem assiégée et détruite auprès de la ruine de ceux qui tomberont en jugement sans expiation, sans Jésus, sans Sauveur! C'est pourquoi, mes bien-aimés, pendant qu'il en est temps encore, courons, courons à Christ qui vient nous sauver, à Christ qui n'attend de nous qu'un mot: « Grâce, grâce, Seigneur! » pour nous faire grâce, pour nous entourer de ses bras puissants et nous emporter à travers la mort et l'enfer dans le ciel.

Si sa justice est grande, sa douceur, sa pitié sont plus grandes encore; si sa loi crie condamnation, son sang crie miséricorde; si nos péchés nous ont perdus, sa croix nous délivrera. Courons à lui en ces jours où, entouré des armées bienheureuses, il apporte à la terre des canti-

ques de paix et se fait petit enfant pour faire de nous des enfants de Dieu.

Allons avec les bergers de Bethléem ! allons, humbles, repentants, brisés, nous prosterner auprès de sa crèche, et, comme eux, nous reviendrons glorifiant et louant Dieu. Et quand la fin viendra, quand nous sentirons la main glacée de la mort se poser sur notre cœur, quand nous verrons toutes les joies de la terre s'enfuir derrière nous, et devant nous la sombre vallée, alors nous lèverons notre tête joyeuse et nous dirons : c'est la délivrance qui s'approche ; nous dirons : Seigneur Jésus, viens ! viens, toi après qui je soupire, toi sans qui je ne puis ni vivre ni mourir ! Et lui nous répondra : « Oui, Amen, je viens ; » et il prendra sur son cœur notre front fatigué, et il nous endormira dans ses bras comme une mère endort son enfant bien-aimé.

Amen ! Ainsi soit-il ! Amen !

PRIÈRE

Seigneur, que je meure de la mort du juste et que ma fin soit semblable à la sienne ! Lave-moi dans ton sang, affranchis-moi, par ta mort salutaire, et du péché, et de la mort, et de moi-même ; daigne descendre dans mon cœur et y

habiter constamment ; daigne y verser la joie de ton Saint-Esprit et l'inonder de ta grâce, afin que je puisse désormais vivre de toi, en toi et pour toi ! Seigneur, consacre toi-même ma vie à ton service, et fais que ces jours passagers et fugitifs que je passe sur la terre soient remplis d'une bénédiction éternelle ; fais que, si je vis encore dans ce corps mortel, je vive dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est donné lui-même pour moi ! Viens, Seigneur Jésus, viens ! et si je dois être encore sur la terre le jour où l'Église célébrera ta naissance, fais que je puisse joindre ma voix à celle des anges et dire : Gloire soit à Dieu au plus haut des cieux, paix sur la terre, bonne volonté envers les hommes ! Et quand je quitterai cette Église visible, fais que je puisse m'en aller avec allégresse vers l'assemblée et l'Église des premiers-nés dont les noms sont écrits dans les cieux, pour être réuni à tous ceux qui ont aimé, souffert, pleuré, porté la croix et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau ; fais que je puisse dire avec eux, le cœur débordant de reconnaissance et d'amour : Le salut vient de notre Dieu qui est assis sur le trône et de l'Agneau !

Amen, Seigneur ! Amen !